

**DIMANCHE 30 AVRIL 2017**

**JOURNEE NATIONALE DU SOUVENIR DES  
VICTIMES ET DES HEROS DE LA DEPORTATION**

**DISCOURS DE DIDIER DOUSSET**

MAIRE DU PLESSIS-TREVISE  
CONSEILLER REGIONAL D'ILE-DE-FRANCE

Monsieur le Président du Comité d'Entente des Anciens Combattants et Victimes de Guerre,  
Messieurs les Présidents d'Associations d'Anciens Combattants,  
Mesdames et Messieurs les représentants des Autorités Civiles et Militaires,  
Messieurs les Porte-drapeaux,  
Mesdames et Messieurs les Représentants des Corps Constitués,  
Mesdames et Messieurs les Présidents d'Associations,  
Monsieur le Maire Honoraire, Cher Jean-Jacques JEGOU,  
Mesdames et Messieurs les Adjointes au Maire Honoraires,  
Madame la Conseillère Départementale, Chère Sabine PATOUX,  
Mesdames et Messieurs les Elu(e)s, Cher(e)s Collègues,  
Chers Jeunes du Conseil Municipal des Enfants,  
Mesdames et Messieurs,

**Georges FOUREAU... Yvonne LEMERLU... Arthur BOUCHILLOUX ... Roger HENOT...** Tous les quatre ont connu les affres de l'enfer de la Déportation.... Aujourd'hui, en 2017, souvenons-nous encore et encore !

Quand on évoque le bilan, des années après, des la Déportation en chiffres, on oublie, d'ailleurs l'essentiel : ce sont des individus, des êtres humains, des pères et mères, des voisins, des collègues, qui ont été stigmatisés, déportés, affamés, torturés, assassinés...

Il ne s'agit d'un meurtre d'une masse mais bien d'un meurtre de masse... Six millions de fois un meurtre...

Cette commémoration est l'occasion de se rappeler la souffrance atroce, endurée par ces hommes, ces femmes et ces enfants exterminés et persécutés pour ce qu'ils étaient ; persécutés pour ce qu'ils pensaient ; dépouillés de tout ce qui fonde leur identité...

Chacune de ces cérémonies nous interroge sur l'inhumanité qui a régné dans ces lieux de morts et de déportation... Comment des êtres humains ont-ils pu commettre de telles atrocités à d'autres êtres humains, à des femmes, à des enfants, à des vieillards, qui ne leur avaient rien fait ?

Nous voici à nouveau réunis devant cette stèle... Réunis pour nous souvenir... Où plutôt, aujourd'hui, pour ne pas oublier. La plupart d'entre nous, en effet n'a connu qu'indirectement les horreurs dont nous commémorons aujourd'hui la révélation au grand jour.

Au printemps 1945, les armées alliées, venant de l'est et de l'ouest, de victoire en victoire, allaient faire leur jonction au cœur d'une Allemagne anéantie et d'une Europe exsangue.

Des temps meilleurs allaient venir. Mais tout restait à faire et il faudrait de formidables volontés politiques pour les construire...

... L'Espérance triomphait, mais le monde aurait du mal à se remettre...  
... Le régime nazi s'effondrait. Mais sur un champ de ruines.

Le soleil printanier brillait et les succès des armes réjouissaient les amis de la paix et de la liberté. Mais ces succès avaient été chèrement acquis et il allait falloir revenir de terriblement loin...

Le système construit par une folie, malheureusement trop entraînant, avait précipité le monde sur des voies inhumaines.

Dans l'élan de leurs victoires, nos armées allaient ouvrir les portes des camps de déportation et d'extermination, de l'abomination et de la honte. Elles allaient trouver d'autres camps ouverts sur l'horreur, et recueillir sur leur route des prisonniers qui venaient d'en être rejetés pour aller au hasard, ceux qui étaient en état de se lever et que leurs tortionnaires n'avaient pas achevés avant de s'enfuir eux-mêmes. Images épouvantables d'une ruine plus grave encore que toutes ruines matérielles, celle de la société elle-même, celle d'une civilisation qui se disait pourtant humaniste, celle de la personne humaine !

Les premiers responsables, les bourreaux étaient évidemment, les donneurs d'ordres inhumains. Mais n'étaient-ils pas également responsables avec eux, ceux qui se considèrent tenus par une obéissance aveugle, n'avaient pas pu, pas su ou pas voulu refuser ces ordres, ceux qui les avaient mis en œuvre, parfois sans se poser davantage de questions ? En tout cas, eux ne pouvaient pas dire qu'ils ne savaient rien !

Le temps passant, on a compris que, bien avant l'ouverture des camps, beaucoup d'autres savaient, ou se doutaient ou faisaient semblant de ne pas savoir... En réalité toute la société, plus ou moins consciemment s'était abandonnée à la facilité du déni et portait une part de responsabilité.

Alors, n'allons pas juger ! Dans les mêmes circonstances aurions-nous mieux réagi ? Aurions-nous, tout simplement, « réagi » ? Demandons-nous comment notre continent des droits de l'homme a pu en arriver là.

Voilà les vraies questions que nous devons nous poser alors que nous ne cessons de dire que nous voulons construire un monde « durable ».

De facilités en dérives, la société avait tellement perdu ses repères que chacun de ses membres, isolé avec ses problèmes, était entraîné vers nulle part, sans projet ni perspectives. En réalité chacun allait porter, consciemment ou non, une part de la responsabilité du désastre. Certains par vrai sadisme, par dépravation ou par besoin de domination, d'autres par entraînement, par instinct grégaire ou par peur – peur de représailles ou seulement de ne pas faire comme le voisin -, ou encore par complaisance ou par lâcheté parce qu'il valait mieux ne pas savoir, parce qu'il valait mieux suivre... Faire silence, obéir aux ordres, oublier... Fatalité ou facilité ? Facilité d'abord... Or, dans un système totalitaire, la facilité conduit au pire...

Ne pas voir que les victimes, juifs ou tziganes, opposants politiques ou résistants, avaient pour seul tort d'être « autres » ou de pas accepter.

Une société court le risque de sombrer lorsqu'elle commence à fermer les yeux sur ses dérives, lorsqu'elle est tentée de donner raison au fort contre celui qui l'est moins pour cette seule raison qu'il est plus fort ou qu'il parle plus haut, lorsqu'elle banalise les appels à l'exclusion, lorsqu'elle relativise le principe de l'égalité de dignité de tous les hommes, lorsqu'elle est prête à composer avec l'universalité des droits de l'homme. Commencer à

relativiser ces droits en fonctions de critères religieux ou régionaux, par exemple, c'est aller vers un monde où chacun se voyant poussé à revendiquer ses propres droits, les principes même de droit est ruiné. Le jour où chacun revendique ses propres droits, il n'y a plus de droit...

Il n'y a pas d'avenir pour un monde qui exclut ou rejette, pour un monde construit sur des fermetures et des frontières. Un tel monde isolerait chacun et tuerait la société.

Sans aller à ces extrémités, une société frileuse et sur la défensive aura du mal à trouver sa place dans un monde qui, avec ou sans elle, ira de l'avant. C'est dans une société ouverte, audacieuse et généreuse, que l'espérance peut triompher.

On en était loin au printemps 1945, alors que la réalité des camps était révélée. L'universelle condamnation que suscita leur mise au grand jour n'interdit malheureusement pas leur retour. On ne connaissait pas encore le goulag.

Et on vit depuis d'autres génocides, même sur notre continent. On vit d'autres conflits, tous épouvantables. On vit ériger des murs, en Allemagne, mais aussi ailleurs... On en voit encore, dressés dans un climat de violences soigneusement entretenu par tous les intégrismes.

On en voit entre les peuples comme on en devine, même si ceux-ci sont moins apparents, entre les hommes.

Plus que jamais, nous devons tout faire pour privilégier les dialogues entre les hommes de bonne volonté. Nous devons plus que jamais promouvoir l'Etat de droit, la démocratie de l'homme et les droits de l'homme, le tryptique sur lequel est fondé la construction européenne. Nous devons nous émerveiller devant ce que l'Union Européenne nous a déjà apporté pour servir ces valeurs. Nous devons nous interdire de « jouer » avec la construction européenne ou de l'instrumentaliser à des fins politiciennes.

Nous devons enfin garder les yeux grands ouverts, ici comme ailleurs, aujourd'hui comme hier et comme il faudra à le faire demain. Ce qui est arrivé chez nous, hier, peut advenir à nouveau, plus vite qu'on imagine.

Notre devoir de mémoire doit être devoir de vigilance !

Pour rester sur nos gardes, n'oublions pas à quels sacrifices nous devons vivre dans un pays libre, démocratique et en paix. Dans un instant nous allons observer une minute de silence en évoquant avec respect et reconnaissance ceux dont les noms sont gravés sur l'ensemble de nos monuments aux morts, ainsi que les victimes de toutes les déportations.

Mesdames et Messieurs,

En cet instant, les souvenir, refusant le temps qui fuit et qui efface, surgit à nouveau.... Ce souvenir fera toujours la force irrésistible du témoin... Il fera toujours sa victoire ultime... Il aura toujours raison de l'oubli...

... Il nous faut rappeler les actes et les mots, il nous faut révéler, en les sublimant, les paroles des témoins.

**« Il faut graver ces mots dans votre cœur, pensez-y chez vous, dans la rue, en vous couchant, en vous levant ; répétez-le à vos enfants. »**

Et ces derniers mots du poème de **PRIMO LEVI** « *Si c'est un homme* »... Emprisonné au cours de l'année 1944, il a été interné à Carpi, au camp de Fossoli, avant de partir pour Auschwitz.

Nous sommes donc tous pleinement concernés aujourd'hui par ce devoir de mémoire qui nous rassemble. Tant que nous pourrons prendre la parole, nous devons dire aux jeunes générations que c'est surtout dans les moments de crise que ressurgissent les discours antidémocratiques, xénophobes, racistes et antisémites, dans lesquels elles doivent discerner les thèses de ceux qui ont exterminé les juifs d'Europe, massacré les tziganes, déporté et fusillé les résistants. Aujourd'hui, il est essentiel qu'elles reconnaissent, dans d'autres discours, les vociférations d'Adolf Hitler et la voix soumise de Philippe Pétain. Ainsi avertie, elles pourront combattre les dangers s'il se présentait.

C'est un appel à la vigilance, au respect de l'être humain, de sa dignité et du droit à la différence que je veux lancer aujourd'hui devant vous, à l'occasion de cette commémoration du souvenir des victimes de la déportation, qui honore la mémoire de tous les déportés sans distinction et rend hommage à leur sacrifice. Cette cérémonie a pour vocation de rappeler à tous ce drame historique majeur et les façons qui s'en dégagent pour que de tels faits ne se reproduisent jamais !

Une nouvelle fois je cite cette grande dame, **Lucie Aubrac** qui a eu un jour une expression à son image, en affirmant que « *résister est un verbe qui ne se conjugue qu'au présent* ».

Enfin et pour terminer mon propos, je citerai **Christian Bernadac**, journaliste et écrivain français du 20<sup>ème</sup> siècle, auteur de douze livres sur la déportation, qui a écrit « *Je ne connais pas d'exemple de déporté qui, à Gusen, ne se lia pas d'amitié comme on n'en voit pas dans la vie civilisée... Beaucoup de ceux qui sont revenus ne seraient pas revenus si cette solidarité matérielle et morale n'avait existé* ».